

Revue d'histoire de l'Amérique française

ELLIOTT, John H., *Richelieu et Olivares*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Histoires », 1991. 221 p. Traduit de l'anglais par Françoise Kearns-Faure. Préface de Pierre Chaunu.

André Sanfaçon

Volume 46, numéro 2, automne 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/305070ar
<https://doi.org/10.7202/305070ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN 0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sanfaçon, A. (1992). ELLIOTT, John H., *Richelieu et Olivares*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Histoires », 1991. 221 p. Traduit de l'anglais par Françoise Kearns-Faure. Préface de Pierre Chaunu.. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46 (2), 307–309. <https://doi.org/10.7202/305070ar>

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ELLIOTT, John H., *Richelieu et Olivares*. Paris, Presses universitaires de France, coll. «Histoires», 1991. 221 p. Traduit de l'anglais par Françoise Kearns-Faure. Préface de Pierre Chaunu.

Le service dû au Prince et à l'État, tel est le leitmotiv autant des six chapitres, d'un bel équilibre, qui composent cet essai d'histoire comparative, que de la vie des deux superministres que furent Olivares pour Philippe IV d'Espagne et Richelieu pour Louis XIII de France. C'est dire tout de suite que les ressemblances l'emportent largement sur les différences au fil de cette brillante étude de leurs carrières qui marquèrent si fortement les décennies 1620-1640 de cette difficile première moitié du XVII^e siècle.

L'éminent hispaniste John H. Elliott, coéditeur des mémoires du comte-duc d'Olivares, était merveilleusement préparé à mener cette analyse des principes, des programmes, des défis, des actions, des succès et des échecs de ces deux premiers serviteurs de leur roi. Adoptant une approche qui allie thèmes, chronologie et comparaison, il domine avec aisance le dense événementiel du temps de la guerre de Trente Ans, des manœuvres espagnoles et françaises en Italie, des menaces protestantes et anglaises à l'île de Ré et à La Rochelle, des révoltes populaires contre les innovations fiscales et institutionnelles, des intrigues de palais, des oppositions aristocratiques, des expédients pour pouvoir mener la guerre, tels les impôts, les taxes, la manipulation inflationniste des monnaies. Tout cela, entre autres, mis en bon

ordre, rendu presque facile par la clarté de l'exposé de l'auteur, constitue la toile où se détachent avec force en avant-scène, aux commandes, deux géants de l'organisation du pouvoir de chaque côté de la frontière franco-espagnole.

Car, malgré la fragilité des rois et les résistances des nobles et des villes, c'est bien d'analyse de la mise en place du pouvoir absolu qu'il s'agit au centre des activités des protagonistes ennemis: renforcement de l'autorité du roi, notamment par le développement de l'armée permanente, d'une flotte royale, d'une bureaucratie où grouille une autre armée, celle des officiers détenteurs de leurs charges. Conjuguant structuration de l'État en France et tentative de restructuration en Espagne, au gré du flot incessant des événements à l'issue incertaine, Olivares et Richelieu hésitent, le premier plus que le deuxième, décident, pour le meilleur et pour le pire, affrontent les conséquences, savourent les victoires, philosophent dans la défaite, défendent jusqu'à la fin leurs visions, leurs attitudes. Impossible d'en rester aux destins des deux hommes tant ceux-ci sont liés au contexte global, aux sociétés, aux régimes, aux États. Au fil des pages, Elliott donne aussi à comprendre les motifs profonds de la victoire de la France sur l'Espagne pour l'hégémonie en Europe.

Fuyant autant l'élan visionnaire que le «déterminisme simplificateur» (p. 195), John H. Elliott s'attache à considérer Olivares et Richelieu comme hommes de leur temps, donnés au roi en qui ils voient un instrument de la volonté divine. Convaincus de la grandeur de leur mission, ils légitiment leurs décisions par la nécessité, faisant office ici de raison d'État, dans la recherche de la gloire militaire, dans l'élimination des opposants, des gêneurs, des intriguants, au péril de leur propre vie, confiants en la protection royale de leur personne, s'épuisant à l'éreintant travail de conduite des affaires de l'État.

Au moment de faire le bilan, l'auteur avoue: «Avec de tels états de service, et un tel héritage, les termes d'«échec» ou de «succès» perdent presque tout sens comme critère de jugement» (p. 202). Au total, il nous importe en effet assez peu de savoir qui de Richelieu ou d'Olivares l'emporte en savoir-faire, en intelligence politique, même si les faits et les interprétations historiennes semblent tracer le contour d'un triomphe pour le cardinal-ministre et d'un échec pour le comte-duc. La contribution de l'ouvrage se mesure tout autant par l'accès à une compréhension plus intime de la période, vue depuis les coulisses du pouvoir, par la mise en lumière de l'œuvre méconnue d'Olivares, alors que les publications sur celle de Richelieu continuent à paraître aujourd'hui à un rythme étonnant, réévaluant sans cesse l'homme et l'œuvre; par l'intérêt, enfin, de la méthode adoptée pour cheminer dans la comparaison de façon systématique, sans tomber dans les lourdeurs de redites qui auraient pu résulter de cette approche. L'essai comparatif conduit à un renouvellement et à un élargissement des connaissances par l'examen de questions pertinentes à l'analyse de l'action de l'un et de l'autre ministre.

Des colonies, il est dans ce livre bien peu question, si ce n'est pour constater le ralentissement des arrivages d'Amérique, le déclin même de

l'empire espagnol et ses effets néfastes, l'hétérogénéité notamment, selon Olivares, dans la conduite des affaires de l'État; si ce n'est aussi pour constater le retard tant de l'Espagne que de la France par rapport aux initiatives hollandaises en matière de création de compagnies marchandes et d'implication des élites dans le grand commerce et la finance; si ce n'est, encore, pour montrer l'écart entre le programme de création d'une flotte royale en France et le peu de capitaux disponibles pour le soutenir. Tout le livre aide à situer la place, secondaire tout compte fait par les décideurs, que tiennent alors les colonies dans le faisceau des défis qui se posent aux pays européens: la recherche de l'unité et de la cohésion, l'établissement de l'ordre intérieur dans le respect de l'autorité royale, la conservation de la réputation et de l'honneur, l'interprétation des desseins divins dans la conduite des hommes et des États.

Sauf pour signaler l'étude de Joseph Bergin, intitulée *Pouvoir et fortune de Richelieu* (édition française, 1987), et la biographie d'Olivares par John H. Elliott, *The Count-Duke of Olivares. The Statesman in an Age of Decline* (1986), la bibliographie s'en tient aux ouvrages parus avant 1984, date de l'édition de cet ouvrage en anglais aux Presses de l'Université de Cambridge. Si on lui ajoute les sources manuscrites et imprimées consultées, elle reflète toutefois l'ampleur de l'information, de l'érudition, du *Regius Professor* d'histoire moderne à l'Université d'Oxford à qui l'on doit de pénétrer dans deux laboratoires de la réforme de l'État et de la redéfinition des positions en Europe, avec la complicité des expérimentateurs eux-mêmes qui, dans leurs mémoires et testaments, ont révélé quelques-unes de leurs formules.

Département d'histoire
Université Laval

ANDRÉ SANFAÇON